

L'autre roman noir

PIERRE SAINT-ARNAUD, *In the Land of the Free: Le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 820 pages

Marise Bachand

Volume 7, Number 1, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bachand, M. (2012). Review of [L'autre roman noir / PIERRE SAINT-ARNAUD, *In the Land of the Free: Le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 820 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 7–8.

L'AUTRE ROMAN NOIR

Marise Bachand

PIERRE SAINT-ARNAUD
**IN THE LAND OF THE FREE:
LE PARADOXE RACIAL À
TRAVERS LE ROMAN SOCIAL
AFRICAIN-AMÉRICAIN**

Québec, Presses de l'Université Laval,
2012, 820 pages

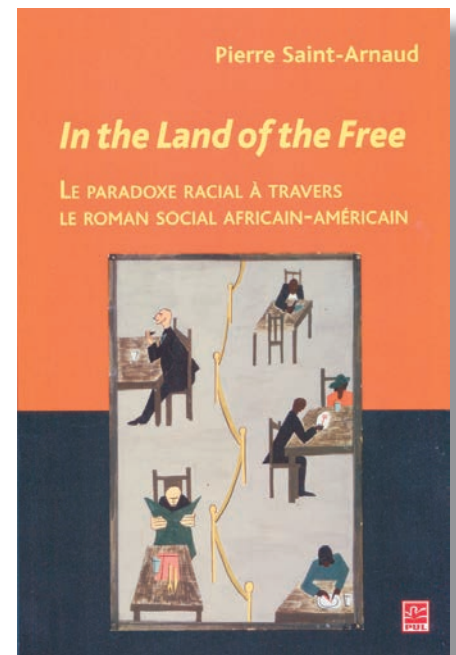
Des romans comme *L'homme invisible* (1952) de Ralph Ellison et *La couleur pourpre* (1982) d'Alice Walker constituent non seulement des grandes «œuvres d'art», mais aussi des «leviers émancipatoires» pour les Africains-Américains. Depuis un siècle, montre Pierre Saint-Arnaud, le roman social a non seulement décrit, dénoncé et déconstruit ce que le théoricien et sociologue Joe Feagin appelle le «modèle racial blanc», il a proposé des «contre-modèles» qui ont contribué – et contribuent toujours – à endiguer le racisme étatsunien (p. 8). Si littérature et sociologie appartiennent à des modes de connaissances divergents, le professeur retraité de l'université Laval les juxtapose afin de mieux cerner la conscience collective d'une minorité ethnique marquée par l'esclavage, la ségrégation et les formes sournoises du racisme systémique contemporain. À coup de notices biographiques, d'extraits de romans et de commentaires critiques, le lecteur est exposé à l'œuvre d'une trentaine d'auteurs issus de cinq générations différentes. Cet ambitieux panorama sociologique de la littérature africaine-américaine s'annonce d'emblée prometteur, d'autant plus qu'il est signé par un spécialiste du roman social américain et de la sociologie noire. Or, cette étude se révèle foncièrement inachevée.

Organisé en trois parties chronologiques, l'ouvrage débute par les origines du roman social africain-américain. Il prend racine dans la poésie et le folklore, mais surtout dans les récits d'esclavage qui forment l'essentiel de la production littéraire africaine-américaine au XIX^e siècle. Contrairement à ce qui est annoncé en quatrième de couverture, Saint-Arnaud se contente ici d'un portrait très sommaire de cet héritage pourtant fondamental pour comprendre de nombreux développements ultérieurs. L'analyse s'amorce réellement au tournant du XX^e siècle avec l'œuvre de W.E.B. Du Bois. Sociologue, historien, activiste, mais aussi essayiste et romancier, Du Bois fait de la promotion raciale son principal cheval de bataille et dénonce le «néoesclavagisme» qui mine l'âme du peuple noir. Fasciné par l'essayiste, Saint-Arnaud s'intéresse paradoxalement assez peu au romancier, qu'il juge trop didactique. Véritable figure prophétique, Du Bois participe à l'aube des années 1920

à l'émergence d'une deuxième génération d'auteurs qui feront de Harlem, ghetto noir new-yorkais, une capitale culturelle. Pressé de dénoncer la mouvance primitiviste et soi-disant exogène de cette renaissance qui mêle littérature, musique, théâtre, danse et arts plastiques, le sociologue explique peu et mal la contribution individuelle de plusieurs auteurs. Il qualifie ainsi «d'apolitique» l'écriture féministe d'une Zora Neale Hurston ou déplore la pensée intégrationniste d'un James Weldon Johnson. Collectivement, ces auteurs vont néanmoins cristalliser «un projet culturel commun» (p. 158).

Cet ambitieux panorama sociologique de la littérature africaine-américaine s'annonce d'emblée prometteur, d'autant plus qu'il est signé par un spécialiste du roman social américain et de la sociologie noire.

La misère du ghetto, amplifiée par les années de Grande Dépression, mène à une radicalisation du roman social entre les années trente et soixante. Conscience de race est dorénavant synonyme de conscience de classe. Figure de proue de cette génération et premier romancier à succès africain-américain, Richard Wright repense les rapports raciaux à la lumière du marxisme dans ses romans *Native Son* (1940) ou *Black Boy* (1945). Bien que victimes de forces extérieures, ses héros se font lucides et révoltés. Durant la Guerre froide, Richard Wright, mais aussi Ralph Ellison et James Baldwin se distancent du marxisme, et s'inspirent de l'existentialisme et de l'humanisme dans leur travail de déconstruction des grands mythes du cadre racial blanc, tel que la représentation de l'homme noir en tant que prédateur sexuel. Perspicace dans son traitement de la quête identitaire des hommes, Saint-Arnaud l'est beaucoup moins quant à celle des femmes dépeintes dans les romans de Margaret Walker et d'Ann Petry. Leurs héroïnes auraient des aspirations trop conventionnelles, voire passistes parce que liées à la famille et à la stabilité domestique. Or, comme l'a montré l'historienne Deborah Gray White, les Africaines-Américaines ont longtemps été enfermées dans les stéréotypes de la servante asexuée qu'est la Mammy ou dans celui de Jézabel, la putain tentatrice. Mettre en scène une héroïne qui est à la fois mère, travailleuse et amante vise justement à neutraliser ces stéréotypes racistes. On notera d'ailleurs au passage que le terme «mammy» est erronément traduit par le mot «maman» dans le texte de Saint-Arnaud.



Dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage consacrée à la littérature «contemporaine», on retrouve curieusement à la même enseigne des auteurs nés entre 1916 et 1970. Après un bref aperçu d'un demi-siècle marqué notamment par le nationalisme noir, le Black Power, le féminisme et le virage vers une société multiethnique, Saint-Arnaud tend à négliger l'analyse sociologique au profit d'une perspective surtout littéraire. Ici, les œuvres sont organisées en grands courants de pensée esthétique, dont les néoréalistes critiques et poétiques, le déconstructivisme postmoderne ou la nouvelle esthétique noire. Le lecteur retient son souffle, tandis que les chapitres s'étirent parfois sur plus de 100 pages. La prose est éloquente quant aux caractéristiques formelles des romans d'une Gayl Jones ou d'un Ishmael Reed, mais le lecteur en apprend peu, somme toute, sur les «contremodèles» créés par les deux dernières générations de romanciers africains-américains. Peut-être qu'une littérature plurielle et éclatée se prête moins facilement à l'analyse sociologique du paradoxe racial étatsunien? La plupart des auteurs contemporains ont effectivement délaissé la solidarité raciale absolue au profit d'un examen de la multiplicité des expériences individuelles. Pour la génération hip-hop (l'équivalent africain-américain de la génération X), «l'identité raciale ne constitue... qu'une forme d'identité parmi d'autres» (p. 747).

Le roman social est indissociable de son contexte de production, nous rappelle Pierre Saint-Arnaud en épilogue. Retrouvant sa posture de sociologue, il offre quelques belles pages sur la responsabilité sociale de l'écrivain. Au total, cependant, il s'intéresse assez peu à la réception des œuvres qu'il analyse en dehors des cercles littéraires. Plusieurs de ces romans furent pourtant de véritables succès populaires qui ont contribué – concrètement – à transformer les mentalités. De toute évidence, *In the Land of the Free* n'a pas été rigoureusement édité. Le lecteur devra

suite de la page 7



s'armer de patience devant les multiples redondances, paraphrases et citations inutiles qui alourdissent le texte. En outre, comment un sociologue peut-il reprocher à une romancière de manquer d'objectivité?

Cela dit, cet ouvrage examine un corpus littéraire fascinant, méconnu dans le monde francophone. Prix Nobel de littérature et plus illustre représentante vivante du roman social africain-américain, Toni Morrison affirmait en 1984 qu'on ne pouvait se fier «à la

littérature et à la sociologie des autres peuples» pour comprendre «la vérité» de ses «propres sources culturelles» (p. 763). Et pourtant, des thèmes comme la promotion de la race, le nationalisme ou l'éclatement des identités trouvent un formidable écho dans l'histoire de la littérature québécoise. ❖



MAGGIE SIGGINS
**MARIE-ANNE: LA VIE
EXTRAORDINAIRE DE
LA GRAND-MÈRE DE
LOUIS RIEL**

Sillery, Septentrion, 2011, 285 pages

C'est en rédigeant la biographie de Louis Riel que Marie Siggins en est venue à s'intéresser à la vie de Marie-Anne Lagimodière, la grand-mère du chef des rebelles métis. Cette femme exerça une influence majeure auprès de son petit-fils, comme l'avance l'auteure. Et par la biographie de Marie-Anne, Siggins présente les événements marquants qui secouent l'Ouest durant la première moitié du XIX^e siècle. Cette période de bouleversements annonce les rébellions métisses auxquelles prendront part Riel et les siens.

Siggins s'appuie sur les recensements, les testaments, les chroniques de négociants de fourrures, les histoires orales et les témoignages d'époque pour donner une profondeur historique à son récit. Ils servent de mise en contexte à la biographie. Les comptes rendus permettent quant à eux de fournir la base chronologique des voyages de Marie-Anne dans l'Ouest. Siggins cherche toutefois à corriger les erreurs de faits, et elle contribue par le fait même à reconstituer l'histoire extraordinaire de Marie-Anne Lagimodière.

En dépit du travail d'annotation et de recherche historique réalisé par l'auteure, cette biographie intéressera le lecteur profane davantage que le spécialiste. En effet, plutôt que de présenter un ouvrage de référence à proprement parler, Siggins propose un récit palpitant où se succèdent des aventures parsemées de dangers, et où miroite le rêve de liberté des hommes de l'Ouest.

Le livre se divise en trois parties retraçant la vie mouvementée de Marie-Anne et de son mari: 1. Le voyage jusqu'aux Prairies; 2. Le séjour dans les forts de l'Ouest; 3. L'installation dans la colonie de la rivière Rouge. Dans la première partie, Siggins révèle les difficultés et les périls entourant la migration des Lagimodière vers l'ouest. Bravant les rivières en rapides, les portages et les tempêtes, Marie-Anne a dû affronter des contrées sauvages et inhospitalières. Dans la seconde partie, l'auteure dépeint les conditions de vie pénibles qui sévissent dans les postes de traite. Elle fait alors mention de la menace autochtone, des conditions climatiques hostiles et des cas d'inanition et de maladies. Dans la troisième partie, Siggins relate l'implantation catastrophique de la colonie de la rivière Rouge, et la détermination des Lagimodière à soutenir le projet colonial de Lord Selkirk.

C'est donc avec cette trame narrative romancée que Siggins expose les aventures de Marie-Anne, avec comme toile de fond les conflits opposant la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson, le mouvement de colonisation des Prairies puis les tensions qui mènent à l'affrontement armé des Métis et des colons de la rivière Rouge. Mais si l'histoire de Louis Riel est bien documentée, il en va autrement pour celle de sa grand-mère. En insistant ainsi sur les similarités entre la fougueuse Marie-Anne Lagimodière et son petit-fils, Siggins met en lumière un volet encore méconnu de l'histoire canadienne-française et métis: l'influence qu'elle aura sur l'illustre réformateur manitobain.

Hubert Samson

À paraître
en novembre

**Pierre
Laurendeau**

*L'espace
d'une œuvre :
de la ténèbre
à la lumière*

**Une vue globale
de l'œuvre de
Victor-Lévy
Beaulieu**

270 pages • 34,95 \$

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com